

PAOLA PIGANI

Venus d'ailleurs



LIANA LEVI

Le raclement de la truellerie a une cadence presque douce. Un bruit répétitif qui accompagne le corps de Mirko dans la lumière humide. La grue pivote sur la droite, cache le soleil quelques secondes. Une ombre fugitive qui lui fait relever la tête. Des oiseaux, apeurés par le mouvement de l'engin, s'enfuient et reviennent avec la même rapidité. Mirko travaille.

On pose des plaques de ciment. Les murs montent en quelques heures. La grue oriente les coffrages en fonte. Trois types en guident le mouvement avec des grands gestes, des *han*, des cris. On ne risque pas d'entendre celui qui orchestre tout cela, de là-haut, dans sa cabine. Pendant la manœuvre, les autres fument une cigarette, les yeux rivés sur le manège de l'engin. Dans le bleu du ciel, sa chaîne immense balance un énorme crochet de boucher ou quelque chose qui y ressemble. Quelque chose qui pourrait soulever une carcasse d'éléphant ou un monstre imaginaire sur ce chantier banal. Le bâti prend forme. Mirko travaille dans le futur. Tout ici a une odeur de futur : le ciment, la poussière, la sciure, les planches, l'acier des échafaudages, la peinture. Rien qui lui rappelle la terre du pays d'où il vient. Un ouvrier siffle une jolie passante, aperçue d'en haut. Un autre l'engueule. Un troisième s'immisce entre eux.

– Siffle pas comme ça, ça fait fuir les gazelles des villes. Moi, je chante, la femme lève les yeux, et je peux voir son visage.

Les gars haussent les épaules. Pour la plupart, ils ne prennent pas le temps de regarder la rue. Quelques-uns fredonnent à longueur de journée comme d'autres crachent, fument. À chacun sa respiration, sa patience ou son impatience pour tenir debout huit heures durant. Oublier les coups de burin, les coups de reins dans la tâche de chaque jour. Penser au café ou à la bière qu'on va s'offrir après. Mirko, lui, n'a rien à chanter, rien à raconter. Il préfère regarder les autres, deviner leurs histoires, leur vie à reconstruire entre silence intérieur et vacarme du chantier.

Chaque fois qu'on lui parle, Kevin renifle, se cache le visage dans son coude replié au prétexte de tousser. Mirko l'attrape par la manche, lui fait signe de reculer. Deux gars remplissent la nacelle de mortier frais. Leurs bras, leurs mains travaillent à l'aveugle. Des corps pleins de bravoure qui ignorent Kevin, ses gestes maladroits, ses pieds en travers qui risquent toujours de se faire écraser, ses outils qu'il ne range jamais où il faut. Tout semble tourner autour de lui sans qu'il le remarque. Un monde en apesanteur où il est par fois plus lourd qu'un socle de grue. Il faut toujours avoir un œil sur «le Coto».

Mirko l'observe à la dérobée. Kevin vérifie tout avec un niveau. Fasciné par la bulle qui bouge dans le tube jusqu'à s'immobiliser et donner raison à leur travail à tous. *Juste une bulle dans le mille.* Kevin a une notion très personnelle de la perfection de l'existence. Mirko est le seul à l'appeler par son prénom. Il l'a vu écrit au marqueur sur son gilet de sécurité. Entre eux, aucun point commun. L'un est grand, brun, les traits tendus, le sourire rare, une

mélancolie qui stagne au fond des yeux. L'autre, chafouin, pâle, s'amuse et s'assombrit pour un rien. Dans ses cheveux blonds coupés très court, on peut voir des plaques d'eczéma. Hier ils ont quitté le chantier ensemble.

– Mirko, c'est ton vrai nom ?

– Oui.

– Moi, Coto, c'est pas mon vrai nom. C'est eux qui disent...

– Pourquoi Coto ?

– À cause de la Cotorep.

– C'est quoi ?

– Une aide pour les handicapés. Mais j'ai pas droit à ça. C'est eux qui croient.

Mirko s'étonne de ce gamin, de son corps léger qui ne sait jamais où se poser dans cet univers brutal, dans ce vide où il faut construire, choisir les bons outils. Un ballet de gestes à ajuster pour trouver sa place. C'est Kevin le premier à avoir posé ses petits yeux plissés sur sa main mutilée.

– Qu'est-ce t'as fait avec ta main ?

– C'est vieux, accident. Les deux doigts qui manquent, ils sont restés dans mon pays.

– T'as le droit de travailler avec ça ?

– J'ai toujours deux mains, tu vois.

– C'est où ton pays ? La Roumanie ?

– Non, Kosovo.

– C'est loin ?

– Oui, trop loin.

Mirko aime le regarder faire. Par moments, il s'arrête, respire en scrutant le ciel. Travailler à l'air libre, dehors, c'est ce qui peut leur arriver de mieux à tous les deux. Être debout, un corps entier en dépit des images qui tournent dans la tête. Leur solitude comme la grande roue de la

place Bellecour. Sentir la ville qui s'étend, s'élève, créature maternelle et omniprésente. Froide et impavide. Et au loin, sa guerre à lui. De l'autre côté des échafaudages, des banlieues, des frontières, à des milliers de kilomètres de Lyon.

Une seule figue fraîche dans sa main et surgit à la fois la douceur d'une enfance perdue et l'arme qui lui a arraché deux doigts. Autour de Mirko sont apparus des ennemis qu'il ignorait jusque-là, des compatriotes, autrefois gamins des mêmes squares, des mêmes stades, des mêmes rues. Enfants musulmans, orthodoxes, catholiques. Enfants serbes, enfants albanais, devenus adversaires dans le même chaos.

C'était le dernier printemps du millénaire, l'OTAN envoyait des bombes à l'uranium appauvri sur la Serbie et le Kosovo. Des «frappes stratégiques» qui s'abattaient sur des ponts, des civils, des colonnes de réfugiés.

Chacun a vécu sa peur comme il a pu, au gré de l'urgence, de sa haine. Rejoindre la guérilla, lever les mains en l'air face aux paramilitaires serbes, suivre le flot des réfugiés vers la Macédoine, le Monténégro, ou risquer de se retrouver sous les bombardements. Mirko et sa sœur Simona sont partis sans réfléchir dans la fumée d'un incendie. Ils ont tout quitté. La peur de Milosevic, Mitrovica, leur ville, plus loin le village des grands-parents. À chaque lieu, une nouvelle vérité, une nouvelle impossibilité.

A commencé la longue route de la perte. Les exactions au village, la grand-mère brûlée dans la ferme. Le père assassiné sous leurs yeux, les doigts de Mirko

arrachés par la haine. La famille démembrée comme le Kosovo. Puis le convoi vers le camp de Stenkovec. Sans l'avoir imaginé ainsi, ils s'étaient retrouvés dans le flot des quatre cent mille Albanais réfugiés sur les routes boueuses de Macédoine. Se boucher les oreilles en entendant les Serbes hurler: «Allez vous reproduire en Macédoine, bande de *shiptari*^{*1}!» Rester là quelques mois, à douter de tout. Passer de fi le humaine en fi le humaine, suivre les directives du HCR ou de l'ONU, faire partie d'un pluriel à endiguer , attendre encore dans les corridors humanitaires. Attendre quoi ? Le retour à la normale ? Que leur pays redevienne une terre de paix ? Impossible d'y croire. Plutôt fuir ces Balkans sans promesses.

Trouver un passeur, un taxi-tracteur ces vieux modèles rouges qui jalonnaient les routes comme de gros pavots. Mentir, inventer une famille d'accueil pour sortir du camp. Remonter par le Monténégro, la Croatie, l'Italie. Apprendre l'exil au fi l des kilomètres, apprendre à se délester de presque tout. Apprendre une langue étrangère, le goût du café fort, une nouvelle monnaie. Se laisser glisser entre deux vies, le chagrin vrillé au corps. L'Italie des camions à décharger, des cageots sur les marchés. Les petits boulots de hasard, les *gelati* que Mirko offrait à Simona dès qu'il avait gagné quelques centaines de lires. L 'Italie des regards noirs sur eux. Mais l'Italie du ciel apaisé où les odeurs de soufre, la terre secouée, les missives des snippers n'existent plus. Quelques mois à peine. Des fraternités fugaces et, peu

1. Les mots étrangers, expressions, sigles, suivis d'un astérisque sont expliqués en fin de volume.

à peu, un désir d'ailleurs qui pousse au ventre et dans la tête.

Un passeur albanais de Trieste les avait convaincus qu'ils auraient plus de chance en France. Gagner l'Allemagne, comme tant d'autres Kosovars, leur coûterait plus cher. L'homme était bien renseigné. Lyon était saturé. En avril 1999, près de quatre cents réfugiés avaient fait le voyage depuis la Macédoine. Une mobilisation massive des associations locales, relayée par les pouvoirs publics et des citoyens anonymes, avait permis un premier pont aérien. À l'aéroport de Satolas, trois avions avaient déversé leur cargaison humaine dans le printemps lyonnais. Il valait mieux renoncer également à Paris. Tenter autre chose, des villes plus petites comme en Auvergne. Auvergne, que voulait dire ce mot ? Mirko et Simona ne connaissaient que Paris. La ville où étaient nés tous les grands hommes d'Europe et les principes de *liberté, égalité, fraternité*, à en croire leurs professeurs.

De tous les mots français appris par cœur en classe, il ne restait à Mirko que *Bonjour, pouvez-vous m'aider ?* Simona, elle, en connaissait une ribambelle, *Comment t'appelles-tu ? Quelle heure est-il ? Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, je t'aime, l'automne, l'été, l'hiver, le printemps*, dans le désordre du temps et de la guerre.

Le passeur travaillait sous un faux nom, Aldo. Presque élégant, presque sympathique, il leur avait proposé différents forfaits, à payer en lires bien sûr. Aldo maîtrisait parfaitement l'italien et le français et il s'adressait à eux en albanais. C'était un frère, disait-il, engagé dans ce business par compassion et conviction. Il parlait trop, sa pomme d'Adam palpitait sans cesse. Simona regardait le cuir de ses chaussures briller comme un mensonge.

Le voyage avait duré onze heures, dans un espace Renault break impeccable. Un seul autre voyageur les accompagnait. Il fallait donner l'impression d'être des amis, ou une famille de touristes, porter des habits propres pas trop démodés, ne pas manger dans la voiture, taper ses chaussures sur le bitume avant d'entrer dans l'habitacle. La nuit avalait l'autoroute, les doutes, les paysages, les Alpes. Simona, entre deux sommeils, regardait se balancer l'énorme médaille de Saint-Christophe et le *tasbih** accrochés au rétroviseur intérieur . À chaque traversée de tunnel, son regard s'affolait, elle se rongeaient les ongles. Puis l'angoisse retombait en même temps que ses paupières. Sa tête ballottait et venait s'effondrer contre l'épaule de Mirko. Lui gardait les yeux ouverts, rouges de fatigue, un brasier dans l'estomac. Que laissait-il à sa famille, à ses copains Egon et Lek ? Le souvenir d'un homme de dos qui trahit les siens ? Allait-il un jour faire la route dans l'autre sens ? Il revoyait Marush, le petit de son frère, langé dans l'épouvante de la mère, dans la nervosité du père. Lorsqu'il l'avait contre lui, il sentait l'humidité de son petit corps qui se laissait aller; son front tiède contre son menton, et la tension fondait.

Le Puy-en-Velay, avenue Charles-de-Gaulle. Aldo les avait laissés groggy devant la préfecture à neuf heures du matin avec les consignes prévues dans le prix du forfait. Le ciel était rose, la ville hissait des voiles transparentes et grises. Leur sommeil depuis des mois était morcelé. Les nuits et les jours flottaient au gré de leur fatigue. Seul Aldo semblait ne pas avoir besoin de dormir. Aucun cerne, aucune hésitation dans ses paroles.

– Vous attendez votre tour et vous demandez une autorisation provisoire de séjour. Une APS, compris ? À

partir de là, vous ne serez plus clandestins. Si vous avez encore des lires, je peux vous écrire un récit de vie directement en français pour le dossier de demande d'asile. Ça gagne du temps. Je peux vous échanger des francs aussi.

Mirko avait fait un signe de la main qui pouvait à la fois signifier «salut, merci pour tout» ou «ça suffit, barre-toi, laisse-nous tranquilles ». Simona s'était montrée plus explicite.

– Quel taux de change tu nous proposes, espèce de *mafia mut**? On n'a plus rien, tu le sais très bien.

Avant de claquer la portière, Aldo leur avait tout de même donné un dernier conseil.

– Pour manger: Restos du Cœur Pour dormir: Secours populaire. Ou bien vous faites le 115 dans une cabine téléphonique, l'appel c'est gratis.

À la préfecture, ils avaient attendu leur tour le dos raide contre les sièges en plastique. Les bureaux étaient ouverts depuis une demi-heure à peine. Il flottait une odeur de café qui étreignait leur estomac à jeun. La lumière crue des néons leur faisait plisser les yeux. Une administration feutrée, des couloirs silencieux, des employés sérieux, un sas d'attente où des mains nerveuses martelaient les dossiers en carton. Là, on leur avait expliqué qu'ils étaient plus de six cents des Balkans à devoir être logés sur toute la région Rhône-Alpes-Auvergne, qu'il fallait être patient.

Plus de six cents des Balkans... des gens de l'Est. Globalisés ainsi, les primo-arrivants, les demandeurs, les requérants de là-bas. Kosovars, Albanais, Serbes, Macédoniens, Roms. De la même engeance, semblait-il. Déjà tant de façons de se présenter, d'être identifiés. Mais sans-papiers, non. Dès l'instant où ils avaient mis les pieds dans ces bureaux, ils

n'étaient plus des sans-papiers. Ils ne devraient craindre ni la police ni les gendarmes. Il suffisait de le croire et de laisser sa peur avec les gobelets jetables dans la poubelle, en sortant.

Simona notait tout dans un petit carnet, *autorisation-provisoire deséjour, centquinze, rhônealpesauvergne, secours-catholique*, une succession de syllabes dont elle ne comprenait rien. Plus tard, des bénévoles poufferaient en l'entendant demander des renseignements sur le « secours catholique. »

Mirko se grattait la nuque de façon compulsive. Ses rares sourires lui plissaient entièrement les yeux comme s'il avait beaucoup plus que vingt-deux ans. Sur le visage de sa sœur, deux ans plus jeune, on devinait des restes d'enfance, une joie éteinte, pas complètement disparue. Pas tout à fait la tristesse. La rondeur de son visage, de sa bouche, la faisait gracieuse et rebelle en même temps. Des flammèches de défi au fond de ses yeux verts et les muscles de la mâchoire tendus par les questions incessantes, elle se mettait en première ligne pour qu'on les entende, qu'on les guide.

Aldo n'était pas un menteur . Un fi effé calculateur, un opportuniste, mais pas un menteur . Il avait tenu son engagement, les laisser aux premières heures où s'ouvrent les bureaux de la préfecture. « Les gens sont plus patients avec les premiers arrivés et vous aurez toute la journée pour trouver un toit. »

En sortant, ils avaient demandé la direction de la gare pour y trouver un distributeur de café le temps de se rassembler avant de partir à l'aventure dans ce nouveau pays. Orientés vers un accueil de jour d'Emmaüs, ils s'étaient retrouvés aux côtés d'hommes hagards, les yeux brillants. Une femme au visage tuméfi é avait échoué là

avec son bébé en pleurs. Une escale au milieu de voyageurs tristes que tentaient de rasséréner les accueillants.

Quelques jours plus tard, des places s'étaient libérées pour eux au Centre d'accueil de demandeurs d'asile du Chambon-sur-Lignon. Il ne fallait pas manquer l'unique autobus qui partait dans l'après-midi.